

Un bar

Didier était tombé sur une petite annonce, un *Bar des Sports* était à vendre à Auxerre. Des semaines qu'il cherchait une opportunité comme celle-là, durant ses longues soirées de veilleur de nuit. Les parents de Françoise avaient ouvert un hôtel à Sens, entre les deux ponts. C'est là qu'avait mûri l'idée du bar. Ce serait une nouvelle vie. Didier repensait souvent à son père, ce vieux taiseux emporté par un cancer foudroyant, et se souvenait des cafés ordinaires qu'il fréquentait, *Le Petit vin blanc*, *Le Café des halles* ou *Le Rendez-vous des amis*. Chaque bar avait un usage. Dans le premier, il se tenait droit au petit matin devant un sauvignon sec avant la journée de travail. On y retrouvait les ouvriers qui parlaient de leurs chantiers, ou les cheminots qui achevaient leur nuit

par un dernier verre. Les habitudes de fin de journée conduisaient plutôt à prendre une bière aux *Halles* ou un côtes-du-rhône au *Rendez-vous*. Didier se souvenait qu'ils se rendaient parfois en famille aux *Halles*. Gilberte prenait un kir. Ces souvenirs se mêlaient à ceux des cabarets de la rive gauche. Il rêvait d'ouvrir un nouveau *Georges*. En découvrant l'annonce, il avait demandé à son beau-père un plan de la ville. Le café était près de la cathédrale et de la place du Marché. « C'est bien. » Mais le prix restait élevé. Il avait pourtant décidé d'aller le visiter, en disant à Françoise « Je suis sûr que c'est le bon ». Le soir même, de retour à l'hôtel où il avait une chambre pour la nuit, Philippe était passé le voir. L'endroit lui plaisait. « C'est un bon plan ce bar, avait-il dit. Auxerre est une ville moyenne, sans attrait particulier. Rien ne la distingue des autres. C'est une couverture parfaite. Et figure-toi que je viens d'acheter une maison à Douchy, le même village que Delon. On a des connaissances communes, figure-toi. Entre Auxerre, Douchy, Paris et le reste du monde... on a de quoi brouiller quelques pistes. »

En débarquant à Auxerre avec Françoise, Didier lui avait montré le café, situé à l'angle d'une rue, près de l'imposante cathédrale encaissée entre les maisons qui s'étaient pressées autour d'elle. Le bar était vieillissant, sans identité. Le bâtiment du XVII^e siècle aurait pu être magnifique mais les impératifs de la modernité avaient brouillé l'espace en ajoutant des cloisons et des murs de plâtre. Didier était fauché. Il s'était endetté auprès de son beau-père à un taux proche de l'usure pour l'achat. Il n'avait pas l'argent nécessaire à une

rénovation d'ampleur, pas plus qu'il n'avait les moyens de transformer la cour intérieure qui aurait pu devenir un espace de spectacle parfait pour accueillir ses amis de Paris. Il y voyait déjà Vasca ou Barrault chanter sur une petite estrade de bois. Il n'y avait pas assez d'argent non plus pour louer un appartement. Didier avait improvisé une chambre pour son fils à côté de la cuisine du bar, qui servirait également de salle de bains. À côté de la salle du café, les parents avaient aménagé un salon-chambre à coucher. Les meubles et les cartons qui n'étaient pas entrés dans les deux pièces, avaient été entassés dans la remise en attendant qu'elle devienne une salle de spectacle. L'organisation était bancal et les liquidités avaient fondu. Il fallait se débrouiller en attendant mieux. Le plus difficile était de se laver au gant devant le robinet de la cuisine, entre la porte battante et l'accès à la cave. Françoise détestait cela. Comme elle refusait de se laver les cheveux dans l'évier, elle passait son temps chez le coiffeur et revenait plus blonde après chaque passage, une blondeur peroxydée radicale.

Didier avait modernisé la salle du bar en installant un flipper, un baby-foot et un juke-box. Il proposait des œufs durs au comptoir et n'avait pas débaptisé le café. Il aurait dû lui inventer une autre identité, mais le manque de temps et d'argent avaient décidé à sa place. Il avait seulement pu rafraîchir la peinture et installer de grands miroirs pour ouvrir l'espace. Il avait acheté à crédit des banquettes orange et proposé une soirée d'ouverture qui avait aimanté les amis, la famille, les premières connaissances auxerroises et les

voisins les plus proches. Ce soir-là, le bar avait débordé sur les trottoirs. Tout le monde buvait joyeusement. L'angle de la rue Joubert et de la rue Fourier était animé. La police s'était arrêtée pour faire connaissance et se faire offrir quelques verres. Jacques était même venu avec sa femme Laurence, qu'il avait présentée à Philippe. Les deux amis ne s'étaient pas revus depuis longtemps. Jacques avait abandonné la course automobile quand son père était tombé malade. Il avait repris la ferme avec ses frères.

Didier avait attiré Philippe à part. Il avait prétexté un changement de fût de bière pour le conduire au sous-sol. L'escalier raide était à moitié occupé par un long toboggan de bois qui servait à faire glisser les cartons d'alcools et les caisses de vin.

« Qu'est-ce qu'on fout là ? C'est une cave, une belle cave voûtée, belles pierres, tout est bien rangé. Ok. Et alors ? »

— Attends, regarde, ce n'est pas fini. Viens. »

Caché derrière une pile de fûts, un autre escalier, plus raide encore, menait vers une seconde cave. Il n'y avait pas d'électricité. Muni d'une lampe de poche, il avait montré à Philippe un dédale de salles sombres et inquiétantes.

« La vache, on n'y voit rien chez toi, mon Didier. »

— Il y a un voisin qui affirme que ces caves profondes sont reliées les unes aux autres et peuvent mener à la cathédrale.

— Chouette. En attendant, elles ont du potentiel ces caves. On devrait pouvoir y faire de grandes choses.

— Je le pense aussi. Et puis, écoute...

— Quoi ?

- Justement. On n'entend rien !
- Au fait Didier, toujours disponible ?
- Plutôt deux fois qu'une. J'ai besoin d'argent. »

La vie de tenancier de café s'apprend sur la durée. Il faut un peu de temps pour connaître les têtes et les habitudes. C'est tout un monde qui passe chaque jour, s'installe au comptoir ou aux tables. Au fil des semaines, Didier avait fini par retenir les rythmes de chacun. Il avait compris qu'il fallait commencer tôt. Il ouvrait à 7 heures pour servir les premiers cafés ou les blancs secs, même si les clients auraient pu pousser la porte vitrée dès 6 heures. Ces habitués étaient contents d'être identifiés. Ils n'avaient plus à demander un sauvignon mais seulement à hocher la tête. N'avoir plus à employer le langage était une manière de ne pas se confronter à son alcoolisme. Le soulagement était aussi grand que la première gorgée d'alcool qui coulait dans l'estomac vide. Quand ils en voulaient un autre, il leur suffisait de taper le pied du verre sur le comptoir pour que Didier prenne la bouteille ouverte dans le frigo et verse une nouvelle dose de vin. Le tremblement de la main diminuait à partir du deuxième verre. Ils pouvaient ensuite partir travailler pour une journée épuisante. Ces premiers clients du matin étaient un cantonnier, un ouvrier du bâtiment et un cheminot. Et parfois un jeune homme en costume cravate, toujours impeccablement rasé. Il venait prendre son café accompagné d'une double dose de calva. Didier avait compris qu'il ne fallait jamais poser de question. Les clients parlent d'eux-mêmes s'ils

veulent dire quelque chose. Souvent, ils parlent bien plus qu'ils ne le devraient. « Moi, vous savez, je suis une tombe », disait Didier.

La seconde vague de clients était celle des commerçants et des employés, qui prenaient le temps de discuter autour d'un café et de croissants. Certains les trempaient dans leur tasse au grand désespoir de Didier, car cela impliquait des miettes collées aux parois des tasses et donc un nettoyage plus long et plus fastidieux. Les discussions de ce groupe étaient plus vives et joyeuses. On parlait autant de faits divers que des émissions vues la veille à la télé. Parfois certains annonçaient une bonne nouvelle. D'autres fois, une mauvaise. Quand elles étaient bonnes, on se donnait rendez-vous au comptoir à 18 heures pour une tournée générale. Quand elles étaient mauvaises, on se désolait un moment avant de changer de sujet de conversation.

Didier savait désormais distinguer ceux qui arrivaient en fin de matinée après leur nuit de boulot. Ils étaient voûtés, leurs traits étaient tirés par une nuit de labeur, la surveillance des machines ou les gestes répétés à la chaîne. Ils venaient décharger le poids de leur nuit au comptoir du café. Le casse-croûte de 4 heures du matin était loin et la fatigue amplifiait l'ivresse. Didier aimait bien la gouaille de ces clients hauts en couleur chez qui il percevait une tristesse cachée qui lui rappelait son père. Mais il savait également que ces fanfaronnades tonitruantes pouvaient faire fuir les clients plus discrets qui venaient pour déjeuner ou retrouver quelques collègues. Tout est affaire de rythme. Le travail de Didier

consistait à rendre possible la présence de tous, à trouver les espaces de cohabitation sans perdre l'une ou l'autre de ces populations de clients. Elles étaient prêtes à se mélanger, à condition de respecter la place de chacun. Sinon on devient un bistrot de poivrots. Quand arrivait l'heure du déjeuner, Didier disait souvent aux habitués de 11 heures « les gars c'est l'heure du casse-croûte ». Ces derniers comprenaient qu'il était temps de rentrer dormir un peu. Certains reviendraient le soir pour l'apéro. D'autres restaient et commandaient un sandwich jambon cornichons, complété par un œuf dur. Un bar, ce sont des mondes qui se croisent et qu'on tente de faire dialoguer.

Comme il ne gagnait pas assez bien sa vie, Didier avait trouvé un autre travail. Il avait sympathisé avec un architecte qui chaque matin prenait un café crème avant de se rendre dans son agence. L'homme aux lunettes cerclées portait souvent un pull jacquard. Il cherchait un métreur et un dessinateur pour l'aider. Didier avait vendu ses talents en expliquant son parcours. L'architecte lui avait donné un plan à réaliser pour voir s'il était aussi habile qu'il le prétendait. C'était le cas. Ils s'étaient accordés pour que Didier vienne travailler tous les après-midi, laissant le bar à Françoise qui, malgré les difficultés financières du couple, avait piqué une crise, refusant de prendre le moindre emploi. « C'est ton choix, c'est ta merde, tu fais comme tu veux mais hors de question pour moi de devenir shampooineuse ou femme de ménage pour que tu puisses réaliser *ton rêve*. » Elle avait

accepté de s'occuper du bar sur cette tranche horaire de l'après-midi car il n'y avait pas grand-chose à faire, sinon servir quelques clients perdus ou des lycéens qui s'entassaient à six autour d'un café. Elle les laissait tranquilles. Françoise regardait les heures passer en rêvant d'être ailleurs. Chaque samedi soir, elle dînait dans la pizzeria qui jouxtait le théâtre municipal. Elle était devenue amie avec la femme du patron. Elles buvaient des Get 27 en attendant l'arrivée de Didier qui fermait le bar. Après le dîner, le jeune couple écumait les discothèques. On les avait rapidement identifiés. Le videur de la discothèque de Chitry était d'ailleurs devenu un habitué du bar. Ils passaient une bonne partie de leurs nuits à boire et à danser. Avant que leur fils ne s'endorme sur les banquettes de la discothèque, il profitait de la piste de danse encore désertée pour s'amuser et courir sur les grands pavés de lumières colorées. C'était son aire de jeu. Personne ne prêtait attention à cet enfant, pas plus les couples qui s'embrassaient dans les coins sombres que ceux qui se partageaient des lignes de coke dans les toilettes. Lui, sans comprendre, enregistrait des images. Il voyait des gestes inconnus qu'il comprendrait plus tard en voyant les camés des films de Scorsese.

Les quelques coups que Didier pouvait faire avec Philippe lui permettaient à peine de survivre. Depuis longtemps, Françoise réclamait un appartement, son mari avait fini par céder en trouvant un logement avec une grande salle de bains derrière la mairie. Le couple vivait au-dessus de ses moyens. Pour Françoise, l'argent était facile. Elle prenait une poignée

de billets dans la caisse et disait « J'veis chez le coiffeur » ou « Je pars faire des courses » et le tour était joué. Il devenait nécessaire que Philippe le mette sur un gros coup. Didier commençait à comprendre que sa femme pillait la caisse comme des enfants prennent des bonbons dans une boîte. Elle voyait une paire de chaussures qui lui plaisait, elle ouvrait le tiroir, prenait l'argent et allait les acheter pour ne les porter que deux ou trois fois avant de les remiser dans un placard et d'acheter une autre paire. Quand il n'y avait plus de place dans le placard, elle faisait un carton qu'elle montait dans le grenier. Il était grand. Elle y entassait les chaussures, les vêtements, les bijoux, les manteaux, les sacs à main ou les lunettes de soleil. L'argent du bar devait payer les factures, les traites à la banque comme celles du beau-père. Mais l'insatisfaction de Françoise était un puits sans fond. « Philippe, il me faut quelque chose. » C'est à ce moment-là qu'il a commencé à stocker des cartons divers et variés. En 1978, la VHS inonde les foyers du monde entier. Les téléspectateurs enregistrent à tout-va leurs émissions préférées, *Dallas* en tête, alors que des éditeurs vidéo émergent, flairant une manne. Les camions remplis de magnétoscopes sillonnent l'Europe et les pirates des routes les suivent et hameçonnent quelques 38 tonnes. Avant leur déménagement, la chambre du petit Sébastien était devenue l'entrepôt de ces cartons de magnétoscopes. Il s'amusait à créer un labyrinthe entre les piles de boîtes qui disparaissaient progressivement. En rentrant de l'école, il trouvait dans les différentes pièces des piles d'appareils électroménagers ou de hi-fi. Didier

pouvait en prélever un ou deux pour ses besoins personnels et recevait des enveloppes pour service rendu. Françoise avait compris et ne disait rien, y trouvant son compte en captant directement sa dîme. L'expression *tombé du camion* était désormais une réalité familiale. Sébastien avait reçu l'ordre de se taire. Ce qu'il avait rapidement appris à faire. Au fil des années, il avait observé la vie des malfrats de la ville. Il connaissait leurs histoires. Sans doute est-il le seul à n'avoir jamais rien dit. Il n'avait aucune idée de leurs trahisons. Il ne connaissait que les messes basses, les regards entendus et les poignées de mains qui certifiaient un marché passé. Il se retrouvait au milieu de fêtes, après un coup ou une sortie de prison. Didier partait parfois deux jours pour «déménager des affaires chez Philippe» disait-il, laconique. Françoise pensait qu'il avait une maîtresse et se vengeait sur son fils qui pouvait, à l'occasion d'une crise, devenir le punching-ball de sa mère. Sébastien avait l'habitude, et gardait en mémoire chaque coup qui lui traversait le corps. Giffes répétées, poings dans le dos qui font résonner la cage thoracique, coups de pied lorsqu'il était au sol, il hurlait pour lui demander d'arrêter ces gestes qui se répétaient dans une ivresse rageuse.

Didier n'avait aucune aventure. Il conduisait. Même s'il pouvait faire l'aller-retour dans la journée, il préférait rester au calme la veille d'un casse, pour se reposer et vérifier l'état de la voiture. Par chance, il n'avait jamais eu à faire de véritable course-poursuite avec la police. Il les semait rapidement. Tout est toujours une question de reconnaissance du terrain,

d'itinéraire et de planque solide. C'est ce que privilégiait Didier. De la même manière, il refusait toute arme, ce qui devenait de plus en plus rare sur le marché du banditisme. Quand c'était nécessaire, il conduisait dans Paris comme d'autres sur un circuit automobile. Didier était alors silencieux et impassible. Il demandait qu'on ne lui adresse pas la parole. Pas d'ordre, pas d'alerte d'un danger, ni de plaisanterie. Son sang-froid était rassurant. Une fois l'équipe arrivée sans encombre au point de chute prévu, Didier se changeait, se lavait les mains et se passait la tête sous l'eau pour se rafraîchir. Il saluait les gars et rentrait chez lui. Il ne partait jamais en virée avec ses complices. Il revenait avec un cadeau pour Françoise. Cette fois-là, il avait pris une bouteille de *Shalimar*.

Il respectait les limitations de vitesse, ne voulant pas être arrêté pour une bêtise. Les détails insignifiants mènent parfois aux plus grandes catastrophes. Soudain des sirènes, des gyrophares et un barrage de police. Didier avait respiré profondément, puis avait demandé ce qu'il se passait en arrivant au niveau du policier.

« C'est un tournage.

— Un tournage de quoi?

— Un film! On tourne un film à Auxerre, mon bon monsieur.

— Du cinéma?

— Mais oui... y paraît même qu'il y a le jeune là! Vous savez le tout-fou... le blond là... j'le connais, il est de Châteauroux comme moi! Mais si... Depardieu!

— Gérard Depardieu ?

— C'est ça. Paraît même qu'il joue le rôle d'un footballeur de l'AJA. »

Didier était reparti. En ouvrant le bar, le lendemain, il avait vérifié les informations du flic. Ce tournage était le sujet de conversation central des clients ce matin-là. Il s'agissait bien d'un film de cinéma sur le foot mais pas vraiment sur l'AJA. Et l'acteur n'était pas Depardieu mais Dewaere. « Il va faire une drôle de tête, le policier, quand il ira voir le film. » Didier avait espéré que le tournage s'attarde un peu dans la ville, son bar aurait pu bénéficier de clients de passage mais l'équipe n'était restée que quelques jours pour des plans d'extérieur. Ils avaient surtout tourné des séquences de match dans le stade avec l'équipe de l'AJA. Certains habitués s'étaient transformés en figurants, grossissant la foule des spectateurs dans les gradins.

« Dis donc ton Dewaere là, ben il touche pas sa bille au foot. Le gars, incapable de pousser correctement une balle. T'as dit que tu le connaissais, Didier ?

— Non, j'ai juste dit que je l'avais bien aimé dans *Les Valseuses*.

— Sauf que pour le foot, là, il touche pas sa bille le bonhomme. »

La banque appelait, les fournisseurs aussi. Les dettes s'accumulaient. Ils menaçaient de ne plus honorer les commandes si Didier ne redressait pas les comptes. Sa femme pensait qu'il la trompait. Il entrait dans une spirale infernale.

Comment gagner de l'argent s'il n'avait plus de bière à servir ? Un soir, Philippe avait poussé la porte vitrée du bar. Il était venu de Paris pour lui parler. Il ne téléphonait jamais. Il s'était mis au bout du comptoir, dans le coin le plus isolé. Didier l'avait salué de loin tout en continuant de servir un groupe de clients attablés.

« Qu'est-ce que je te sers ?

— Une pression.

— Ça va ?

— Oui très bien. J'aurais besoin de toi.

— Une bricole ?

— Non, du lourd. Avec un gros paquet à la clé.

— Raconte.

— Il faudra organiser un voyage. »